

Anthropologie et Sociétés



Robert LAFONT (dir.) : Anthropologie de l'écriture, coll. Alors :, Centre Georges Pompidou / Centre de Création Industrielle, Paris. 1984, 269 p., annexes, lexique, index, biblio.

Andrée Gagnon

Volume 10, numéro 1, 1986

Travail, industries et classes ouvrières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006334ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006334ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, A. (1986). Compte rendu de [Robert LAFONT (dir.) : Anthropologie de l'écriture, coll. Alors :, Centre Georges Pompidou / Centre de Création Industrielle, Paris. 1984, 269 p., annexes, lexique, index, biblio.] *Anthropologie et Sociétés*, 10(1), 230–231. <https://doi.org/10.7202/006334ar>

La complexité des manifestations par lesquelles s'affirme le mouvement ouvrier remet en question les modèles dont nous disposons pour comprendre ce phénomène. Dans l'exemple africain, les notions de bourgeoisie et de prolétariat semblent bien limitées devant l'effervescence des groupes et des intérêts en présence. L'allure particulière de la lutte des classes affecte les modalités mêmes de la reproduction du capitalisme. Cette reproduction dépend étroitement en fait du secteur informel, lui-même lié au processus de « citoyenneté ». Les populations expulsées de leur campagne s'intègrent par étape à la ville mais bien souvent n'y arrivent que grâce à des activités informelles. Ce phénomène maintient le caractère ambivalent de la main-d'œuvre qui ne s'intègre que partiellement à la population réputée économiquement active. Axé sur la survie, le travail informel peut aussi être le fait de la petite bourgeoisie qui tente de se maintenir à flot sous les pressions de la crise. L'auteure donne ainsi l'exemple du petit fonctionnaire dont l'épouse s'adonne au commerce de plats cuisinés ... et c'est ainsi que les populations s'accoutument d'un capitalisme débridé.

Ce livre de Catherine Coquery-Vidrovitch est remarquable. Il ne couvre pas toute l'Afrique mais il examine des régions suffisamment diversifiées pour donner une vision lucide de l'ensemble. La multiplicité d'études de cas et d'illustrations, auxquelles nous ne pouvons rendre ici justice, montre non seulement la profondeur de la connaissance qu'elle a de l'Afrique mais aussi son respect de l'individualité et de la culture des populations. D'abord historienne, l'auteure ne s'en rattache pas moins à la théorie anthropologique en critiquant de façon convaincante l'étroitesse de la définition de la paysannerie pour le cas africain.

Ouvrage d'une efficacité théorique incontestable, *Afrique noire* se questionne, nous questionne sur l'avenir de la pauvreté, sur l'avenir de l'Afrique et, somme toute, sur l'avenir de l'Occident, partie prenante de la destruction.

Marie France Labrecque
Département d'anthropologie
Université Laval

Robert LAFONT (dir.) : *Anthropologie de l'écriture*, coll. Alors :, Centre Georges Pompidou / Centre de Création Industrielle, Paris, 1984, 269 p., annexes, lexique, index, biblio.

Cet ouvrage propose un éclairage anthropologique pertinent sur la pratique de l'écriture. Il s'ouvre sur un parallèle entre la trace (ou l'activité graphique) et la parole (ou l'activité langagière) — l'écriture émergeant de leur rencontre — où la question notamment de l'antériorité soit de la trace, soit de la parole dans l'évolution de l'espèce humaine est soulevée et la spécificité de ces deux praxis, graphique et linguistique, mise en relief, laquelle réside plus précisément dans la production du sens, la mise en forme du réel.

Il traite ensuite de la motivation du signe linguistique, mettant en doute par de nombreux exemples le principe de l'autonomie de la langue par rapport au monde référentiel qui découle de la croyance saussurienne en l'arbitraire de ce même signe. Il retrace ainsi l'évolution de l'écriture dans des civilisations diverses comme celles des Mayas, des Sumériens, etc., en insistant sur l'inter-relation de cette pratique éminemment sociale avec la culture d'où elle émane, qu'elle symbolise et façonne à la fois.

Cet ouvrage montre également comment l'écriture est liée non seulement à la culture, mais au pouvoir. Si comme on le souligne « apprendre à écrire, c'est être appelé à se situer comme sujet dans la chaîne des échanges qui régit une société » (p. 120), l'écriture constitue alors une forme de pouvoir, et particulièrement dans les sociétés totalement immergées dans l'écrit comme la nôtre : la maîtrise de l'ordre scriptural suppose en effet une compétence, un certain nombre de savoir-faire qui ne sont pas également partagés par tous et diffèrent donc en fonction de l'âge, du degré de scolarisation et de l'appartenance sociale, l'alphabétisation du prolétaire n'étant, par exemple, pas la même que celle du bourgeois en règle générale.

Les questions du rapport entre pouvoir, écriture et religion, de l'influence des grands mouvements religieux sur la diffusion du livre sont également abordées. La lecture individuelle de la Bible, facilitée par l'imprimerie et préconisée par Calvin, a ainsi aidé à la diffusion du livre et à l'alphabétisation : « Les premiers imprimeurs », écrit-on, « se fiaient en priorité aux livres de piété, pour avoir un capital fixe » (p. 167). Les auteur(es) ajoutent : « Pourquoi ne pas mettre en parallèle maintenant l'augmentation de l'illettrisme et la baisse de la pratique religieuse ? Ce sont au moins des indicateurs convergents » (p. 167).

En conclusion, on s'interroge sur le devenir de l'écriture, devant la prolifération des langages artificiels issus du modèle mathématique à partir duquel sont reconstruites, au moyen de nouveaux supports, les procédures linguistiques dans les machines, suite aux récents développements de l'audio-visuel et de l'informatique. Les rapports oral-écrit tels qu'ils étaient fixés depuis des millénaires sont mis en cause par la « révolution » technologique que nous vivons actuellement. Après avoir fait ressortir les possibilités d'exploitation et les limites de ces machines dont l'espèce humaine s'est dotée récemment, les auteur(es) nous rappellent que le sujet humain reste maître des décisions à prendre sur leur utilisation, resituant ainsi le problème au niveau de l'ordre économique et politique plutôt qu'au niveau de l'ordre scientifique.

Ce sont là quelques-uns des nombreux thèmes abordés dans cet ouvrage, qui nous semblent originaux et pertinents pour l'anthropologie.

Andrée Gagnon
Département d'anthropologie
Université Laval

Dorval BRUNELLE : *Socialisme, étatismes et démocratie*, Éditions Coopératives Albert Saint-Martin, Montréal, 1983, 176 p., biblio.

Dans sa célèbre Préface à la *Contribution à la Critique de l'Économie Politique*, Marx racontait que, suite à un débat politique houleux, il avait préféré « profiter avec empressement de l'illusion des gérants de la Rheinische Zeitung, (...) pour quitter la scène publique et [se] retirer dans [son] cabinet d'étude ». Cet exemple particulier illustre bien une règle générale : quand l'heure de la lutte est passée, quand les choses se calment et que les drapeaux rouges vont reposer dans la naphthaline, les intellectuels révolutionnaires tendent à se « retirer dans leur cabinet d'étude » pour élaborer tranquillement les bases théoriques des luttes futures. Le livre *Socialisme, étatismes et démocratie*, de Dorval Brunelle, nous semble parfaitement représentatif de cette tendance.